

POLKA



PRIX PHOTO TERRE SOLIDAIRE

LES LAURÉATS DE LA 1^{re} ÉDITION

ALESSANDRO CINQUE - EMILY GARTHWAITE
ANUSH BABAJANYAN

Trois femmes se baignent dans une source d'eau chaude qui a émergé du lit asséché de la mer d'Aral, près d'Akespe, au Kazakhstan, en 2019.



TERRE
SOLIDAIRE



La femme à la jarre

En 1973, alors que la famine envahit le Sahel, le CCFD-Terre Solidaire et la Cimade mettent en place un pont aérien d'urgence pour venir en aide aux populations. Sebastião Salgado, en commande pour ces organisations, réalise son premier photoreportage au Niger. Il raconte. « En juin de cette année-là, je savais qu'une grande sécheresse se préparait dans cette partie de l'Afrique. Le désert avançait à grands pas et menaçait l'agriculture locale. C'était en pleine journée. Il faisait très chaud. J'étais sous un arbre pour me protéger du soleil brûlant. Comme si elle avait surgi de nulle part, cette femme arrive dans ma direction. Elle porte sur sa tête une jarre remplie d'eau. Alors qu'elle se rapproche de moi, je fais cette photo en contre-jour. A mon retour, c'est elle qui va incarner le visage de la campagne du CCFD-Terre Solidaire "La Terre est à tous". Cette histoire marque le début de ma carrière. »

© Sebastião Salgado.

REGARDER POUR COMPRENDRE LE MONDE

par **L'équipe du CCFD-Terre Solidaire**

Faire se rencontrer les engagements du CCFD-Terre Solidaire et ceux des photographes documentaires est l'objectif premier du Prix photo Terre Solidaire. Avec ce tiré à part de Polka, nous souhaitons mettre à l'honneur les travaux exceptionnels des trois lauréats de cette première édition et raconter les nouvelles histoires nées de cette rencontre.

Au même titre que son action de soutien à des organisations partenaires à travers le monde au service de la souveraineté alimentaire, le CCFD-Terre Solidaire a voulu donner aux photographes les moyens d'agir. Le nombre de candidatures, plus de 480 provenant de 70 pays, et leur qualité ont démontré l'utilité et l'originalité de cette démarche.

Ce prix, dont la 2^e édition se tiendra en 2024, rappelle également notre histoire avec Sebastião Salgado. Cinquante ans après son reportage au Sahel, il nous a fait l'honneur de le présider, qu'il en soit remercié ici. Nos liens étroits servent des combats communs toujours vivaces.

Le travail sur le long terme, l'identification des maux de notre planète et les stratégies pour y remédier sont autant d'actions invisibles révélées par les photographes de terrain. Leur rôle est de donner à penser un monde de plus en plus complexe en faisant preuve d'une profonde empathie. Face à la fragilité d'une terre aux abois, la résilience et l'instinct de survie prédominent. Voilà l'histoire que nous racontent les trois sujets que nous avons choisi de primer cette année, que cela soit dans les Andes péruviennes, en Asie centrale ou en Irak. Ces travaux donnent tout son sens à notre démarche humaniste et environnementale.

Grand lauréat de cette première édition, Alessandro Cinque révèle dans une enquête minutieuse et implacable l'impact de l'extractivisme sur les populations andines. Le Pérou est hélas précurseur dans l'accaparement des ressources naturelles de ses terres, bouleversant profondément le mode de vie des communautés autochtones. Pour poursuivre ce travail, le CCFD-Terre Solidaire accompagne Alessandro Cinque en le nourrissant de son expertise sur d'autres cas d'extractivisme, comme la multiplication des mines de lithium au profit, entre autres, de l'industrie automobile électrique. Une destruction environnementale, sociale et profondément culturelle qui interroge sur les conditions d'une transition écologique juste.

Emily Garthwaite est installée au Kurdistan irakien. Elle documente les problématiques de la région en portant un regard sensible. Le Prix photo Terre Solidaire lui permet de continuer son travail personnel et son engagement envers la préservation du Tigre, tout en illustrant les causes portées par le CCFD-Terre Solidaire, dont la campagne « Save the Tigris » en Irak. Des changements dramatiques sont en cours dans le pays, causés par l'installation de grands barrages, l'aggravation des pollutions et du changement climatique. Le Tigre, ligne de vie de la région, est en sursis.

Anush Babajanyan témoigne quant à elle de la crise de l'eau en Asie centrale, occasionnant des problématiques environnementales qui affectent les 70 millions d'habitants de cette région. Du Kazakhstan au Tadjikistan en passant par l'Ouzbékistan et le Kirghizistan, Anush Babajanyan nous plonge au cœur de la magnificence des paysages et au plus près des populations pour nous rapporter l'histoire d'une région assoiffée et négligée. Ses échanges avec notre organisation lui permettent aujourd'hui de prolonger son expérience auprès des populations de la rivière Kosi, dans le nord de l'Inde. Ce reportage de commande résume toute l'ambition de notre prix : encourager de nouvelles narrations visuelles afin de mettre en lumière la survie des peuples ignorés.

Merci à Alessandro, Anush et Emily, merci à nos partenaires, merci à nos donateurs.

Prenons maintenant le temps de regarder pour comprendre le monde. ■



PÉROU

TERRE DE POISON

L'Italien Alessandro Cinque remporte le premier Grand Prix photo Terre Solidaire avec son projet *Pérou, un Etat toxique*. Un long reportage sur les conséquences humaines et environnementales de l'industrie minière, pour lequel il a parcouru 20 000 kilomètres et visité 35 mines.

Photos **Alessandro Cinque**
Texte **Dimitri Beck**



DOUBLE PAGE PRÉCÉDENTE

AYAVIRI, PÉROU, 21 MAI 2021

Les habitants de cette ville du sud du pays ne consomment pas l'eau de leurs propres rivières, car elle est polluée par des métaux lourds. Ils sont livrés par camion et paient 25 fois plus cher qu'à Lima. A d'autres endroits, l'eau potable est accessible six heures par semaine.



À GAUCHE, EN HAUT

CERRO DE PASCO, 21 FÉVRIER 2020

En 2012, le ministère de l'Environnement a déclaré l'état d'urgence dans la ville. En cause, la présence très élevée de plomb dans les sols, les rivières, mais aussi dans la chair des animaux et le sang des habitants. Un nouveau site d'extraction est en construction.

À GAUCHE, EN BAS

PROVINCE D'ESPINAR, 23 AOÛT 2018

Felipe Cjuno montre à sa femme une radio de ses poumons. Cet ancien mineur souffre de silicose, une maladie causée par l'inhalation de poussière chargée de particules de métaux.

CI-DESSUS

PROVINCE D'ESPINAR, 23 MARS 2021

Silvia Chilo Choque, 40 ans, baigne son fils Julio César Chuahuayo Chilo, 13 ans, atteint d'une paralysie cérébrale. Quand l'eau de pluie fait défaut, lors de la saison sèche, la population locale n'a pas d'autre choix que d'utiliser l'eau contaminée de la rivière.

Votre projet au long cours Pérou, un Etat toxique a été salué par le jury de la première édition du Prix photo Terre Solidaire.

Quelle en est la genèse ?

Alessandro Cinque C'est une histoire qui remonte à mon enfance... Quand j'avais 10 ans, ma mère est morte d'un cancer de l'estomac. A 16 ans, j'ai commencé à travailler avec mon père, dans la région italienne de l'Ombrie. Il était photographe de mariage et je suis devenu son apprenti. A ma majorité, j'ai monté mon propre studio à Florence. Mais quelques années plus tard, j'ai eu envie de parcourir le monde. Je lisais beaucoup de livres, mais je n'avais pas d'expérience en photojournalisme.

En 2017, lors d'un voyage dans la Vallée sacrée des Incas, située dans les Andes péruviennes, j'ai rencontré une femme de 53 ans. Elle avait perdu son mari d'un cancer de l'estomac, probablement dû à l'eau contaminée de leur village, et elle élevait seule ses enfants. Son histoire a résonné en moi. J'ai commencé mon enquête sur la pollution des sols causée par l'industrie minière à ce moment-là.

Que représente cette industrie dans le pays ?

Elle est deux fois plus importante que le tourisme. Le Pérou est un important producteur de cuivre et d'argent – le deuxième mondial –, mais également d'or. Ces ressources se trouvent dans les Andes, où vivent des communautés parmi les plus pauvres du pays.

Déjà en 1566, les colons espagnols exploitaient une mine de mercure à Santa Barbara, dans la province de Huancavelica. Au fil du temps, ils ont saccagé de nombreux territoires. Aujourd'hui, les gisements sont tenus par des multinationales. La fin de la domination

“La fin de la domination coloniale a ouvert la voie au néolibéralisme”

Alessandro Cinque

interview par **Dimitri Beck**

coloniale a ouvert la voie au néolibéralisme. Et ces richesses minières ne profitent toujours pas à la population locale, bien au contraire.

Vous dressez un tableau sombre d'un pays dans lequel les droits de l'homme sont bafoués. Votre travail est-il militant ?

Il est engagé, c'est sûr. J'ai parcouru 20 000 kilomètres et visité 35 mines pour mon enquête. Et ce n'est pas fini. Je suis très impliqué dans ce que je fais. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai quitté l'Italie et mon studio photo pour m'installer à Lima en 2019.

Vous travaillez par ailleurs pour l'agence Reuters sur l'actualité de la région, en couleur. Pourquoi avez-vous choisi le noir et blanc pour ce projet ?

Cela me permet d'abord d'évacuer les détails qui s'imposent visuellement et peuvent détourner l'attention du spectateur, comme les teintes vives des vêtements. Ensuite, à près de 5 000 mètres d'altitude, la lumière est très forte. En noir et blanc, je peux prendre des

photos sur de grandes plages horaires. Et c'est aussi un hommage à mon père, qui travaillait en noir et blanc.

Même si j'ai fait ce choix, je n'aime pas ajouter du drame au drame. Mes images sont assez douces, avec peu de contraste. Elles ne sont pas un cri d'alarme. L'œuvre du Péruvien Martin Chambi [*né en 1891 et mort en 1973, il est le premier photographe amérindien reconnu à l'échelle internationale*] m'inspire beaucoup. Entre ses clichés et les miens, peu de choses semblent avoir changé. Pourtant, près de cent ans les séparent.

Votre série peut aussi faire penser au travail de l'Américain W. Eugene Smith, dans les années 1970, sur la catastrophe écologique dans la ville de Minamata, au Japon...

En effet, il m'a beaucoup marqué. La photo que j'ai prise d'une mère donnant le bain à son fils de 13 ans atteint de paralysie cérébrale est une référence au cliché pris à Minamata par Smith [*Tomoko and Mother in the Bath, 1971*]. Dès que cette dame a appris ma présence dans la région, elle a souhaité me rencontrer. Elle m'a confié ce que cela lui coûtait de s'occuper tous les jours de son fils, en ne recevant aucune aide de l'Etat. Chaque fois qu'elle lave son garçon avec cette eau polluée, à l'origine de son malheur, elle ressent une douleur infinie. Choisir d'être photographiée ainsi est sa façon à elle de se battre.

Près de cinquante ans et des milliers de kilomètres séparent le destin de ces femmes dévouées à leur enfant handicapé. Toutes deux font preuve d'une résilience qui me bouleverse.

Votre travail est aussi un hommage aux populations indigènes et à leurs croyances. Comment montrer ce qui est invisible ?

En 2017, lors de mon premier séjour dans la région, j'ai assisté à des rituels en langue



À GAUCHE

MOLLENDO, 24 AOÛT 2019
Les habitants de Mollendo ont manifesté pendant plus de soixante jours contre le projet de la Southern Copper Corporation d'installer une mine de cuivre. Les affrontements ont rapidement tourné à la guérilla, avec d'un côté une police armée de gaz lacrymogène et de l'autre des manifestants jetant des pierres.

CI-DESSUS

VALLÉE SACRÉE DES INCAS, 21 MAI 2017

Les rituels de la communauté quechua invoquent la Pachamama (la « Terre Mère »). Ils demandent qu'arrive la pluie et que les récoltes soient bonnes. Les terres de cette partie du pays sont souvent empoisonnées par les résidus de métaux lourds de l'exploitation minière.

quechua de la communauté indigène invoquant la *Pachamama*, la « Terre Mère ». Lors de ces cérémonies, les populations appellent l'arrivée de la pluie et demandent que les récoltes soient bonnes. C'est là que j'ai réalisé l'une des images les plus importantes de ma vie, celle du garçon avec le poulet qui s'envole. L'enfant, l'animal, la terre, la nature... Tout est connecté, en harmonie, en symbiose. Pour moi, c'est une incarnation du cinquième élément. Là encore, cette image semble n'avoir pas d'âge. Elle m'a donné envie d'emménager dans ce pays.

De la même manière, j'aime beaucoup la photo de Mme Margarita allongée sur un sol craquelé. Dirigeante des communautés paysannes de la ville d'Ayaviri, elle m'a souvent accompagné. Un jour, en arrivant chez elle, je la vois qui se repose comme sur la photo, avec son chapeau recouvrant son visage pour le

protéger du soleil. Quand on regarde attentivement, l'une de ses nattes se confond avec les craquelures de la terre aride. Un hasard, probablement... Mais elle symbolise le lien étroit qui unit les habitants à leur territoire.

Cette terre, vous l'avez aussi photographiée à l'aide d'un drone...

Il s'agit de montrer l'ampleur des exploitations minières, comme celle de Tintaya, dans la province d'Espinar. Les montagnes en arrière-plan contrastent avec le trou béant au premier plan, qui plonge dans la terre. L'ensemble donne une impression d'image en 3D. Et la taille minuscule des constructions donne la mesure de l'immensité de la mine.

A quoi va vous servir la dotation de 30 000 euros du Prix photo Terre Solidaire ?

Cet argent va me permettre de produire un fanzine en langue quechua et une exposi-

tion. Des outils qui favoriseront, je l'espère, le dialogue et contribueront à mieux défendre les droits des communautés andines qui souffrent de l'exploitation minière. Je souhaite donner en retour quelque chose à toutes ces personnes qui m'ont offert leur temps et leur confiance. Ce ne sont pas des anonymes. Ils ont toutes et tous un nom, que je tiens à citer.

Je prévois aussi d'ici à la fin de l'année d'étendre mon travail le long de la cordillère des Andes, en Bolivie et en Argentine en particulier. Dans ces pays, les épreuves qu'affrontent les populations sont les mêmes qu'au Pérou. L'Amérique latine est en train de vivre une période de révolution après des décennies de néocolonialisme et de néolibéralisme. La nouvelle génération ne veut plus subir et souhaite un changement. ■





ET AU MILIEU PLEURE LE TIGRE...

Installée en Irak depuis 2019, la Britannique Emily Garthwaite couvre, de son regard sensible et engagé, la crise environnementale et politique qui se trame le long du Tigre. Grâce au CCFD-Terre Solidaire, elle a poursuivi sa série *Dijlah* en rencontrant ceux qui essaient de sauver le fleuve et qui participent à la campagne «Save the Tigris», soutenue par l'ONG.

Photos **Emily Garthwaite**
Texte **Laurène Daycard**

**AL-HUWAIR, IRAK,
20 MAI 2021**
Abu Ali pousse une barque traditionnelle de la Mésopotamie, appelée « tarada », dans un canal du Tigre. Le bateau fait partie d'un projet de restauration du patrimoine maritime artisanal lancé par l'artiste irakien Rashad Salim.



« **L**'histoire de l'Irak s'écrit à partir du Tigre », scande Emily Garthwaite. Installée au Kurdistan irakien depuis quatre ans, la photographe britannique a parcouru plus d'un millier de kilomètres le long de l'immense fleuve qui relie les grandes villes de la région. Son objectif est de documenter les graves transformations que subit le cours d'eau, ainsi que leurs conséquences sur l'environnement et sur la vie des populations locales. « *Tout est en train de mourir sous nos yeux; mon travail consiste à prélever des preuves pour l'Histoire* », explique-t-elle lors d'un échange en visio où elle apparaît assise dans son jardin, entourée par le feuillage d'un grenadier. Elle retourne l'écran de son ordinateur pour dévoiler ce qu'elle contemple au quotidien : une vue panoramique sur Aqra, sa ville d'adoption, à 90 kilomètres au nord d'Erbil (la capitale du Kurdistan), enveloppée par les montagnes avoisinantes. « *J'ai toujours ressenti le besoin de vivre dans un endroit sauvage et chargé d'histoire* », glisse-t-elle.

Pour raconter celle du Tigre, Emily Garthwaite a navigué pendant plusieurs mois en 2021 sur le fleuve, par 0°C

comme sous 50°C, utilisé des dizaines d'embarcations différentes, négocié avec diverses milices et autorités pour pouvoir voyager. « *De la folie!* se souvient la photographe. *Avant de me lancer dans ce projet, tout le monde disait que c'était impossible.* » Ces expéditions ont donné forme à une série d'images baptisée *Dijlah*, le nom arabe du fleuve, un récit sensible et politique pour alerter sur l'avenir menacé du Tigre.

La nuit, Emily Garthwaite était souvent hébergée chez l'habitant, comme chez ce pêcheur, père de quatre filles, qui réside à Kut, la capitale de la province de Wasit, au sud-est de Bagdad. Elle et sa traductrice, Hana Ibrahim, dormaient avec les petites. « *C'était la première fois qu'elles recevaient des femmes étrangères dans leur intimité* », se remémore la photographe. Au moment de se coucher, les fillettes s'étaient tressé les cheveux, un instant suspendu immortalisé par son objectif. « *Le reste du temps, je ressentais le stress d'avoir à gérer toute l'organisation du voyage et à anticiper les questions de sécurité*, reprend-elle. *Je n'ai pas pu réaliser toutes les images que j'aurais souhaité, car cela suppose d'avoir l'esprit tranquille.* »



À GAUCHE

**HAMAM AL-ALIL,
10 AVRIL 2021**

Un groupe de jeunes gens se baignent dans de l'eau soufrée d'un étang au sud de Mossoul.

À DROITE

**PRÈS D'AMARAH,
1^{er} MAI 2023**

Les déchets provenant d'une usine qui transforme le pétrole en asphalte se déversent sur les rives du Tigre, non loin d'une briqueterie.

Lauréate du Prix photo Terre Solidaire pour un autre projet, *Light Between Mountains* (lire encadré), Emily Garthwaite a pu reprendre la route du Tigre au printemps 2023 grâce à l'ONG. Car le hasard a fait que l'association avec laquelle elle avait collaboré pour explorer le fleuve était aussi un partenaire local du CCFD-Terre Solidaire, Humat Dijlah, formé par un groupe de jeunes Irakiens qui participent à la campagne « Save the Tigris ».

Pendant une vingtaine de jours, par la route cette fois, elle a suivi le fleuve depuis Mossoul jusqu'à Fao, une ville du golfe Persique. Avec son fixeur irakien, le journaliste Sangar Khaleed, elle a rencontré de nombreuses personnes. « *Des pêcheurs, des Bédouins, des cheikhs, une militante pour les droits des femmes... J'ai vraiment pu comprendre ce à quoi tous ces gens sont prêts pour défendre le Tigre, même s'ils se sentent désarmés.* » A côté des portraits qu'elle réalise, des clichés montrent l'ampleur des dégâts environnementaux : d'immenses étendues d'eau rouge vif, le cadavre d'une tortue, des poissons intoxiqués qui sont malgré tout consommés... Dans les zones méridionales, ajoute-t-elle, « *l'eau est incroyablement cancérigène et toxique.* » ➔



La trentenaire insiste : « *Il est très important que le public comprenne que ces gens tolèrent cette situation parce qu'ils ne peuvent tout simplement rien faire d'autre, sinon ils sont incarcérés ou torturés.* »

A l'origine, ce deuxième voyage devait se concentrer sur le parcours des activistes, mais la plupart ont refusé de poser à visage découvert. « *Ils subissent une forte répression et beaucoup doivent se taire pour protéger leur famille, voire s'exiler à l'étranger. Dire la vérité est très dangereux. Seuls ceux qui ont un certain niveau de pouvoir peuvent se le permettre.* » A Hatra, dans la province de Ninive, dans le nord du pays, Emily Garthwaite a notamment été reçue par le cheikh Nayif, qui, avec son fils aîné Osaama, l'a conduite au temple antique de cette cité ancestrale. Des carcasses de voitures jonchaient la route, sciemment laissées en place pour perpétuer le souvenir des attaques du groupe Etat islamique. « *Pour ne pas oublier les risques de la guerre* », commente le chef de tribu. La photographe a immortalisé le père et le fils dans les dédales des vestiges de Hatra, une image qu'elle estime symbolique de tout le projet *Dijlah* : la super-

position de l'héritage plurimillénaire et des enjeux actuels. « *Père et fils portent l'avenir de cette région sur leurs épaules, car toutes les décisions concernant les eaux et les conflits locaux sont prises sous leur supervision* », reprend-elle.

A l'automne prochain, une commission parlementaire irakienne est invitée à Londres. Emily Garthwaite sera du voyage pour prononcer le discours d'ouverture. Dans les recommandations qu'elle souhaite soumettre se trouve l'installation d'un système de filtrage des eaux pour le plus grand hôpital de Bagdad. « *Des dizaines de milliers de patients sont traités chaque jour, et toutes les eaux usées, souillées par du sang, des médicaments, du plastique, des seringues, sont rejetées dans le fleuve*, a constaté la reporter. *Mais tout changement à grande échelle est difficile parce que le destin du fleuve est intimement lié à la politique. J'essaie malgré tout de faire en sorte que mon travail conserve une dose d'espoir, car sinon ce serait encore plus difficile pour le public de s'y intéresser.* » L'année prochaine, la photographe envisage de repartir, cette fois-ci le long des rives de l'Euphrate. « *C'est le projet de toute une vie.* » ■ L.D.



À GAUCHE

KUT, 9 MAI 2021

Le père de ces quatre sœurs est pêcheur. Il se bat pour maintenir leurs moyens de subsistance alors que les stocks de poissons s'effondrent.

À DROITE

HATRA, 22 AVRIL 2023

Le cheikh Nayif se promène avec son fils Osaama dans les dédales du site archéologique de Hatra. La communauté dont il est le chef survit grâce à un système de pompage de l'eau du Tigre sur 70 kilomètres. C'est le cas de centaines de localités dans le désert.

LIGHT BETWEEN MOUNTAINS, SUR LES SENTIERS DE L'ESPOIR

Passionnée de randonnée, Emily Garthwaite a arpenté les monts Zagros sur près de 1500 kilomètres pour documenter le pastoralisme, les croyances et mythes folkloriques, le quotidien des bergers ou encore celui de soldats retirés du front. C'est « *l'autre Irak* », écrit-elle en préambule de *Light Between Mountains* (« *lumière entre les montagnes* »), projet documentaire qui l'a conduite de la frontière syrienne jusqu'à celles de l'Iran et de la Turquie et qui a été salué par le Prix photo Terre Solidaire. « *Pour cette série, j'ai longé les frontières de la vie, j'ai traversé des sites mémoriaux et d'autres marqués par des traumatismes, j'ai marché dans des zones où l'environnement est fragilisé, mais j'ai toujours recherché l'espoir* », ajoute-t-elle. Grâce à la dotation de 10 000 euros, la photographe pourra poursuivre cette série documentaire, véritable éloge du journalisme lent.

ASIE CENTRALE

ENQUÊTE EN EAUX TROUBLES

Pour *Battered Waters*, Anush Babajanyan s'est rendue dans quatre pays d'Asie centrale. Du Kazakhstan au Tadjikistan en passant par l'Ouzbékistan et le Kirghizistan, la photographe de l'agence VII a documenté la raréfaction des ressources en eau en s'intéressant aux conséquences environnementales mais aussi aux changements de mode de vie auxquels les populations locales sont confrontées. Une série primée par le Prix photo Terre Solidaire et par un World Press en 2023.

Photos et texte
Anush Babajanyan

PRÈS D'AKESPE, KAZAKHSTAN, 27 AOÛT 2019

Trois femmes se baignent dans une source d'eau chaude qui a émergé du lit asséché de la mer d'Aral. Autrefois quatrième plus grande mer intérieure du monde, elle a perdu 90% de sa surface à cause d'une politique mise en place dans les années 1960 pour détourner l'eau au profit de la culture du coton.



J'ai découvert l'Asie centrale en 2015 lors d'un voyage, et j'y suis retournée peu de temps après pour un reportage commandé par l'Unicef. J'ai tout de suite été frappée d'apprendre à quel point l'accès à l'eau y est un sujet explosif, notamment dans la région frontalière entre le Kirghizistan et le Tadjikistan. Comme beaucoup, j'avais entendu parler de la mer d'Aral, ce lac salé à cheval entre le Kazakhstan et l'Ouzbékistan qui s'est asséché ces cinquante dernières années. Près de 90% de sa surface a disparu. Sur place, je comprends que d'autres étendues d'eau sont aussi en danger. Il y a urgence à témoigner de cette situation. C'est ainsi qu'est né *Battered Waters* (« eaux troubles »), que j'amorce en 2019, grâce au soutien de la National Geographic Society. Ce projet m'occupe jusqu'en 2022.

Au fil des voyages que j'ai effectués dans quatre pays de la région, je me suis penchée sur les enjeux environnementaux qui se posent autour des fleuves Amou-Daria et Syr-Daria. Leurs eaux sont déviées, depuis l'époque où ces territoires étaient encore des républiques soviétiques, en

partie pour les besoins de l'industrie du coton. Des barrages ont été construits et bouleversent la vie des habitants. C'est ce que j'ai constaté dans le petit village de Kyzyl-Beyit – surnommé le « village oublié » –, au Kirghizistan. Le hameau n'est plus accessible par la route à cause du débordement de la rivière Naryn, un des affluents du Syr-Daria. Un barrage, érigé dans les années 1960 à Kurpsai, pour ravitailler une centrale hydroélectrique, en est à l'origine. Complètement isolés, les villageois ont dû s'adapter pour pouvoir continuer à vivre chez eux. Un bateau taxi organise des navettes pour traverser le fleuve et permettre aux locaux de rallier la route principale. Sinon, ils seraient piégés.

Une autre histoire m'a beaucoup marquée : celle de Nurislam Gainutdinov, un septuagénaire qui figure à deux reprises dans ma série. Nurislam vivait dans un abri à côté du réservoir du barrage de Toktogul, au Kirghizistan, le plus grand du pays, mis en place sur la rivière Naryn. Comme le niveau de l'eau ne cesse de fluctuer, Nurislam a dû abandonner sa maison. Sur l'une de mes images, on le voit au loin devant les ruines

de son ancien foyer. Sur la photo suivante, dans son nouveau logement, à quelques mètres à peine, son émotion est perceptible dans un portrait assez rapproché.

Quelques semaines après cette rencontre, en avril 2021, des combats ont éclaté entre le Kirghizistan et le Tadjikistan à cause de désaccords autour de la répartition d'une source. J'ai décidé d'inclure ces événements dans ma série et suis donc retournée sur place. C'est là que j'ai photographié cette station-service détruite par un incendie, à la frontière entre les deux pays. Pour autant, je n'ai jamais été inquiétée par les autorités car mon travail n'est pas axé sur les enjeux politiques. Je préfère me concentrer sur les gens, et la façon dont les problématiques environnementales les impactent.

A certains moments, j'ai dû affronter des conditions assez difficiles. Comme lorsque j'ai capturé l'image du ciel étoilé sur le Zapadnyy Suek, un glacier au Kirghizistan, qui est la source de la rivière Naryn. Avec mon fixeur, le photographe Danil Usmanov, nous avons marché pendant trois heures dans la neige pour trouver le bon endroit où planter notre tente. Ni lui ni moi ne sommes vraiment habitués à gravir des sommets enneigés. Il faisait si froid que mes mains tremblaient en tenant mon appareil photo.

Le lendemain, nous sommes allés visiter des thermes, à Kajj-Say. J'y ai rencontré une famille qui fréquente la source parce qu'elle n'a pas accès à l'eau chaude chez elle. Dans le bassin, j'ai passé mon temps à enlever la buée de mon objectif.

Il y a une autre scène dans *Battered Waters* à laquelle je tiens particulièrement. C'est l'image que je surnomme « les trois grâces ». Elle représente trois femmes en train de se baigner à

EN HAUT

KYZYL-BEYIT, KIRGHIZISTAN, 16 MARS 2021

Le bateau de Sonunbek Kadyrov sert de taxi pour les habitants du village de Kyzyl-Beyit. La route principale est devenue impraticable il y a plus de vingt ans à cause d'inondations dues à la construction du barrage de Kurpsai dans les années 1960.

EN BAS

KAJI-SAY, KIRGHIZISTAN, 9 MARS 2021

Jaynagul Brijieva, 37 ans, et sa famille, Adakhan, 2 ans, Alikhan, 3 ans, et Nurlan Baydjev, 41 ans, se baignent dans les thermes de la ville. L'occasion de laver les enfants dans de l'eau chaude, considérée par certains comme ayant des propriétés curatives. Les habitants de la région sont confrontés à de fortes pénuries d'eau.



une source jaillissant du lit asséché de la mer d'Aral, près du village d'Akespe, au Kazakhstan. Les locaux pensent qu'elle aurait des vertus curatives pour certaines pathologies des os. Je suis infiniment reconnaissante envers ces femmes qui m'ont chaleureusement accueillie alors que j'étais une inconnue.

Je ne suis pas originaire d'Asie centrale, mais je me sens proche de cette culture. D'abord parce que je parle le russe, une langue répandue dans la région. Et puis parce que j'ai grandi à Erevan, la capitale de l'Arménie. C'est aussi un pays montagneux doté de multiples ressources en eau, où les infrastructures sont parfois défectueuses. Par exemple, l'eau potable n'est pas acheminée chez tout le monde. Un jour, je poursuivrai peut-être *Battered Waters* chez moi en Arménie ou en Géorgie. L'accès aux ressources en eau devient une source de conflits partout dans le monde. ■

propos recueillis par

Laurène Daycard



SUR LES RIVES DU KOSI

Grâce au CCFD-Terre Solidaire, Anush Babajanyan s'est envolée vers un nouveau terrain de reportage. Fin mai, la photoreporter a sillonné pendant une dizaine de jours les rives de la rivière Kosi, un important affluent du Gange, dans l'Etat du Bihar (nord-est de l'Inde). Plusieurs centaines de milliers de personnes, parmi les plus pauvres du pays, y survivent dans des conditions terribles au gré des saisons et des inondations. « Il n'y a pas d'électricité ni d'accès aux services publics, y compris à l'école », rapporte la photjournaliste. Sur place, Anush Babajanyan a suivi le travail de l'ONG Paridhi, fondée en 2008, qui gère notamment un centre communautaire favorisant l'éducation des enfants et développe des opportunités professionnelles pour les adultes. « Les options sont autrement très limitées ici, y compris dans le domaine de l'agriculture », conclut-elle.



EN HAUT

**PRÈS DU LAC
BALKHACH,
KAZAKHSTAN,
23 AOÛT 2019**

Ce restaurant, que les habitants appellent « Le Titanic », a été abandonné. Comme la mer d'Aral, le lac Balkhach, l'un des plus grands d'Asie centrale, rétrécit en raison du détournement des eaux des rivières qui alimentent l'agriculture et l'industrie.

EN BAS

**OUBÉKISTAN,
23 OCTOBRE
2019**

Karima Usmanova, 60 ans, est retraitée, mais travaille dans les champs de coton quarante jours par an pour arrondir ses fins de mois. Dans les années 1960, les cours des fleuves Syr-Daria et Amou-Daria ont été détournés pour irriguer cette culture. C'est l'origine de la disparition de la mer d'Aral. Karima Usmanova est payée 1200 sums, soit environ 10 centimes d'euro, par kilo ramassé.

Les partenaires du Prix photo Terre Solidaire :

